

sportive »? Ne faisant point partie du jury; nous n'avons pas qualité pour exprimer notre opinion à ce sujet. Nous dirons seulement quo ce roman qui a eu un tel succès et a pour ainsi dire fait époque démontre sans discussion possible que l'idée sportive est susceptible d'ouvrir aux romanciers d'aujourd'hui des horizons nouveaux vers lesquels le public les suivra volontiers. Littérature d'ailleurs signifie également que les poètes sont invités à concourir et les hauts faits des athlètes les inspireraient, semble-t-il, aussi heureusement-que la mélancolie d'une fumée dans la brume ou les réflexions intimes d'un volatile dans la basse-cour

La musique a sa place marquée dans les fêtes sportives et, avouons-le, jusqu'ici cette place est demeurée à peu près vide. En dehors des « marches », des « chants de triomphe », des « fanfares » dont l'allure s'enfermera toujours plus ou moins en des rythmes un peu étroits, pourquoi ne nous viendrait il pas quelque jour des fjords scandinaves une « symphonie hivernale » ou les fêtes du ski se formuleraient mélodiquement? Pourquoi la chasse éveillant les échos de la forêt, pourquoi les heurts étincelants de l'escrime, les passes si variées de la lutte, la régularité cristalline de l'aviron, pourquoi la bataille intense du football ne se mueraient ils pas en harmonies robustes ou délicates susceptibles d'accompagner et d'ennoblir les manifestations musculaires ou au moins d'en évoquer la bienfaisante vision?

Certes les sujets abondent. On s'en approchera avec timidité ; cela est naturel. Mais il est probable qu'on ne s'en écartera plus tant cette source oubliée paraîtra féconde. L'honneur sera aux 'premiers qui, délaissant les routes accoutumées, répondront bravement à l'appel que leur adresse le Comité International Olympique et l'aideront ainsi à « restaurer l'Olympiade dans sa beauté première ».



La Haute-école.

Le terme de « Haute-école » est généralement employé pour désigner des exercices équestres d'un genre raffiné clans lesquels le cheval, une fois dressé, a presque autant, de part, que le cavalier. Il ne semble pas qu'on ait jamais appliqué ce terme à d'au-

tres sports. Or si l'on veut bien y regarder de près, on constatera que ce qui caractérise la « Haute-école » n'est nullement le monopole de l'équitation mais se retrouve dans beaucoup d'exercices, dans tous pourrait on dire. C'est plutôt un « état d'esprit » selon la formule d'aujourd'hui qu'un fait précis. Faire de la « Haute-école » c'est donc aborder un sport selon un certain ordre de préoccupations qui demeurent étrangères à votre camarade lequel n'en fait pas. Expliquons nous. Un patineur de figures fait de la « Haute-école » par rapport à un patineur de vitesse ou à un joueur de hockey. Un skieur qui s'exerce à des sauts vertigineux ou à des « slaloms » compliqués fait de la « Haute-école » par rapport à celui qui exécute de longues courses d'endurance. A la salle d'armes, vous connaissez fort bien le tireur de « Haute-école » préoccupé de la perfection de son geste, de sa tenue, de sa forme. Vous le retrouvez même à la chasse et au yachting, le partisan de la « Haute-école ». Il n'y a guère qu'au football qu'on l'ignore; et encore!.....

On peut surtout le définir par opposition. En le présentant comme un quintessencié, on risquerait d'être injuste à son égard quoique, bien souvent, il recherche la quintessence. Mais il y a quelque chose qui sûrement ne l'actionne pas, qui constitue le contraire de sa caractéristique; il ne se passionne pas pour « aller de l'avant ». La préoccupation d'« aller de l'avant » est complexe ; elle est très sportive, très ancestrale car ce fut celle de tous les grands aventuriers d'antan, très moderne aussi car elle est à la base du sport à la Roosevelt. C'est ce dernier qui l'a plus ou moins introduite, en somme, dans le domaine de l'équitation ou, avant les cowboys et leur utilisation à la guerre, le *rough rider* était à peine considéré comme un cavalier digne de ce nom. La démocratisation et la cosmopolitisation des sports (qu'on excuse ce langage peu harmonieux) ont beaucoup aidé aussi à la diffusion de la doctrine de l'« aller de l'avant ». La jeunesse actuelle a certainement des propensions à s'entraîner de cette façon. La « Haute-école » lui déplaît moins en ce qu'elle exige beaucoup de temps parce qu'elle suppose toujours un certain « sur place » qui n'est pas conforme aux besoins et aux goûts de l'époque. Ce « sur place » se traduit assez généralement en répétitions multiples d'un même mouvement, ou parfois d'un même fragment de mouvement. A cette condition seulement la perfection peut en être recherchée et atteinte. Ainsi, comme nous le disions tout à l'heure, on arrive à définir la « Haute-école » par ses contraires. Nous apercevons maintenant de quoi elle se compose et de quoi elle ne se compose pas.

Est elle nécessaire au progrès du sport? Sans contredit, il serait très dommage qu'on ne trouvât plus personne pour s'adonner à elle et la cultiver. Le perfectionnement, qu'elle réalise est en général plus désintéressé, plus profond. Mais il est aussi moins puissant. L'instinct, d' « aller de l'avant » est le plus efficace des deux pour le progrès sportif. Le « Haute-école » dépense plus de nerfs, se lasse plus vite; il distribue médiocrement ses forces et ne sait pas les faire durer aussi longtemps que le « va de l'avant »; celui-ci dépense plus de muscles; son effort est ordinairement calme, réfléchi, prolongé.

En somme les deux se complètent. Le mieux pour une nation est d'avoir un grand nombre de « va de l'avant » et un petit nombre de « Haute-école ». Certains records de difficulté et d'élégance sont établis par les seconds; les premiers établissent les grands records d'endurance et d'audace et les maintiennent. Nous avons dit que généralement les seconds étaient plus désintéressés que les premiers. Il est vrai mais, d'autre part, leur attachement au sport semble avoir de bien moins fortes racines. Il est très rare que le « va de l'avant, » délaisse complètement ses exercices favoris. S'il y est obligé par sa santé ou par les circonstances, il continue de leur marquer en quelque manière son attachement. On voit au contraire avec surprise des sportsmen de « Haute-école » abandonner de la façon la plus totale leurs sports au point de paraître même oublier le plaisir qu'ils ont goûté. Le cas est très fréquent.

Entre beaucoup d'exemples de cette opposition on pourrait citer les noms de M. Fery d'Esclands le célèbre escrimeur français et de sir Charles Dilke l'illustre homme d'Etat anglais disparus tous deux assez récemment. Il y a près de vingt ans que M. Fery d'Esclands avait abandonné la pratique des armes ou il avait excellé par une finesse et une perfection de doigté rares. Resté très vert et très actif, ce n'étaient point les forces physiques qui lui manquaient mais le goût s'en était allé. Demeuré presque malgré lui président, d'honneur de diverses sociétés, consulté obstinément dans les affaires d'honneur à cause de sa compétence et du respect qu'inspirait son caractère, il ne lui en coûtait nullement de ne plus manier l'épée. Il l'avait tenue en sportsman de « Haute-école » et s'en était, lassé. Sir Charles Dilke, cavalier audacieux, escrimeur endiablé, rameur infatigable apporta à la culture de ces exercices un esprit diamétralement opposé. Ni l'âge ni les soucis ni les chagrins ne purent l'en détourner. Jusqu'au bout il leur resta fidèle et le besoin d' « aller de l'avant » travailla ses muscles,

L'évocation de ces silhouettes est le meilleur commentaire des remarques qui précèdent concernant les mérites respectifs et l'utilité de ces deux types que nous avons appelés la « Haute Ecole » et le « va de l'avant »



Encouragement au pillage.

L'agence parisienne bien connue, la *Presse associée* que dirige M. Jean-Bernard a consacré dernièrement une de ses monographies à la Revue Olympique sous le titre alléchant : un confrère qui désire être démarqué. Il y était dit que l'anonymat de nos articles n'a d'autre but que d'en faciliter la reproduction et par là la diffusion des idées nouvelles que nous défendons, diffusion que nous souhaitons aussi rapide et aussi complète que possible. La Revue Olympique, ajoutait on, ne craint, point d'être pillée ; elle le désire même et ne s'inquiète pas si, en reproduisant ses articles, on oublie parfois d'en citer l'origine. La monographie de la *Presse associée* se terminait ainsi : « La chose est assez originale pour être signalée et voilà en somme une belle pépinière de données intéressantes et fécondes qui se trouve généreusement ouverte à tous pour l'amour de l'art. La culture physique y puisera le germe de nombreux progrès » Là-dessus, explosion d'indignation de la part de quelques chroniqueurs français qui crient au scandale et réclament l'intervention de la Société des Gens de Lettres de Paris pour mettre fin à un abus aussi intolérable. Cette menace est pour faire sourire. La Revue Olympique, organe d'un groupement international, imprimée en Belgique et administrée en Suisse, ne relève à aucun degré de la Société des Gens de Lettres laquelle d'ailleurs a bien mieux à faire qu'à s'occuper de nous. Car si nous cherchons autant que faire se peut à donner à notre prose un vêtement littéraire, elle n'en est pas moins d'ordre technique s'enfermant dans les limites précises des sports, de l'éducation physique, de l'hygiène et des questions olympiques. Il est hors de doute que nous soyons les maîtres chez nous, libres par conséquent d'« encourager le pillage » si bon nous semble. Mais le droit ne nous suffit pas; nous voulons encore avoir raison. La plupart des journaux qui reproduisent des articles de la Revue Olympique comme l'ont fait dernièrement encore le *Berliner Tageblatt* ou